Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 38

Artikel: Lo protiureu, lo créancier et lo bouébo
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-204485

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

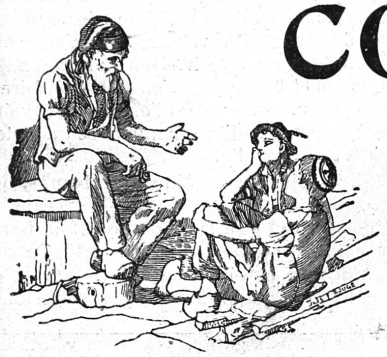
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

45me ANNÉE — N° 38 Samedi 21 septembre 1907.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames,** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Types d'aubergistes.

Par une humide soirée d'été, nous étions arrivés sur le lac de Lugano, — trois Vaudois, dont une dame qui voyageait pour la première fois dans ces parages. Un petit vapeur nous avait déposés à Porto-Ceresio, terme de sa course. La nuit tombait et avec elle une fine pluie qui lavait le quai morne et désert. Dans quelle auberge nous réfugier ? Un superbe brigadier de la douane italienne nous tira d'embarras avec une amabilité dont nous lui sommes reconnaissants encore aujourd'hui : « Si vous voulez être bien traités, nous dit-il, allez chez Adelaïde. » Nous ne connaissions pas cette dame, non plus que personne autre dans la petite bourgade. « Ce n'est pas une dame, c'est un *ristorante* », reprit le bon brigadier. Et sa main nous montrait, à un kilomètre du port, une tache blanchâtre entre les platanes de la plage. Un petit chemin nous mena là, à travers des champs de maïs et des jardins potagers.

Auprès des hôtels du Léman, Adelaïde n'est qu'une bicoque, mais une bicoque souriante, accueillante. Pas de sommeliers en frac, pas de portier à casquette galonnée ; le patron, sa femme et ses filles forment tout le personnel.

Quand nous entrâmes, ils allaient et venaient, très affairés, dans une vaste cuisine, d'où s'échappaient des senteurs singulièrement douces aux narines de voyageurs qui n'attendent que le moment de se mettre à table. Au premier étage, on valsait au son d'un harmonium. Dans la salle à manger, décorée de fresques représentant des paysages lacustres, une demi-douzaine de Milanais, dames et messieurs, achevaient de souper. Ils se serrèrent pour nous faire place. Un moutard, beau comme un chérubin, trottinait d'une table à l'autre. Puis vint l'hôte. Son empressement sans obséquiosité nous mit d'emblée à l'aise. Mais ses prévenances redoublèrent quand il sut qui nous envoyait chez lui : « Ah ! c'est le brigadier ! » et en prononçant ces mots il fit claquer sa langue contre son palais, ce qui voulait dire : « Il a bon goût, le brigadier, et je vais vous fricoter un ou deux de ces gentils plats comme il les aime, et vous aurez aussi de son vin préféré, je ne vous dis que ça ! » De fait, la cuisine d'Adelaïde était exquise et si abondante que nous ne pûmes faire honneur à tous les mets.

Au dessert, notre hôte apparaît avec un air de plus en plus rayonnant : il a appris d'où nous venions et, voulant nous être encore plus agréable, il a informé de notre présence un Suisse qui passe l'été à pêcher en ces lieux. Ce compatriote est un Valaisan de Monthey, qui a fait fortune dans la verroterie, à Milan, et qui arrive flanqué de sa femme, de ses deux filles et de deux ou trois amies de celles-ci. L'accueil cordial de ces aimables personnes nous donne l'illusion de retrouver de bonnes vieilles connaissances, et nous passons ainsi, comme en famille, une soirée débordante de gaîté et d'entrain.

Cependant, une légère inquiétude se mêle à notre bonheur : les deux ou trois chambres à coucher d'Adelaïde sont occupées et nous ne savons où aller dormir ! Mais le paternel hôtelier a tout prévu, tout arrangé. Un falot à la main, il nous conduit à une maison voisine et ne nous quitte que lorsque nous avons pris possession des logis qu'il a retenus à notre insu.

*

Deux jours plus tard, à Vogorno, pauvre petit village du val Verzasca, dans le Tessin. En quête d'un gîte pour la nuit, nous tombons dans une gargote villageoise dont la cuisine enfumée servait de salle à boire. Quatre particuliers, avec des mines de contrebandiers, jouaient aux cartes autour d'un litre de gros vin rouge, au bout de l'unique table. Accroupi devant le foyer, dans un débraillé d'un pittoresque achevé, l'aubergiste fumait sa pipe, crachait, toussotait, surveillant du coin de l'œil les joueurs. Pour un peintre de genre, le tableau eût été on ne peut plus savoureux. Notre admiration, à nous trois, se mélangeait de sentiments où l'art n'avait rien à voir. Nous nous demandions si l'auberge de la belle étoile ne serait pas préférable à ce lieu peu engageant. Mais, nous faisions tort à nos hôtes. Si leurs chambres à coucher n'étaient garnies en grande partie que de meubles fabriqués au moyen de caisses à savon ou à macaroni, les lits y avaient des draps d'une éblouissante blancheur et nous y dormîmes royalement. Et puis, malgré sa barbe de quinze jours, ses gros ongles en deuil et sa chemise débordant d'un pantalon qui s'avalait furieusement, l'aubergiste était un homme charmant, jovial, avec un répertoire de facéties qu'il débitait en italien, en français, en anglais, en allemand, voire même en chinois. Il avait couru tous les pays, connaissait San-Francisco aussi bien que Lausanne ou Genève, mais aimait par-dessus tout sa pauvre vallée natale, où, disait-il en riant, il ne croît guère que des pierres très dures, mais qui font de solides maisons, comme celle qu'il s'était bâtie pour y passer ses vieux jours et y deviser gentiment avec les voyageurs qui voudraient les honorer de leur présence.

*

Menaggio, sur le lac de Côme, n'a, le long de son quai, que de ces grands hôtels cosmopolites comme on en voit dans toutes les stations d'étrangers. Pour trouver un gîte plus modeste et qui ait gardé le cachet local, il faut monter dans le haut du village, par d'étroites ruelles. C'est là que perche le Cerf, dont l'hôte est quasi octogénaire. Comment ce vieillard à la démarche chancelante suffit-il encore à sa tâche ? Nous ne nous chargeons pas de l'expliquer. Comme nous faisions honneur à sa cuisine, nous le vîmes s'approcher de nous en casaque et en toque blanches, car il cumule l'emploi de maître-queux avec celui de directeur d'hôtel. Il venait voir si nous trouvions le rôt à point ; mais son petit air malicieux disait bien qu'il était sûr d'être complimenté ; il nous avait traités, en effet, comme il eût traité ses propres enfants. Nos louanges lui causèrent un plaisir extrême. Redressant sa taille courbée, la figure rayonnante, rajeuni de vingt ans, il se mit à parler avec volubilité de l'art cher à Brillat-Savarin, contant des souvenirs de jeunesse, de l'époque où il passait pour le plus célèbre cuisinier de toute la contrée. Et débrouillard ! « Tenez, nous dit-il, moi qui vous parle, j'ai servi, à Côme, voici un demi-siècle, un dîner de 1200 couverts. Pour l'apprêter, on m'avait donné une heure et trois quarts, pas une minute de plus. Eh bien, à l'heure indiquée, mes 1200 convives attaquaient le potage ! Et tous de se relécher ! Vous vous dites peut-être que je dus me démener comme un beau diable. Erreur ! Le cerveau seul travaillait, et l'œil avec lui, pour surveiller mes 14 marmitons et mes 60 sommeliers. Pas une anicroche ! Ce fut le plus beau jour de ma vie. »

Le Vatel de Menaggio s'exprimait avec autant de finesse que d'enthousiasme. L'heure que nous passâmes en sa compagnie ne fut pas une des moins agréables de notre voyage.

V. F.

A une vache.

Je te vénère, vache auguste,
Paisible reine de nos monts,
Matrone aux larges flancs féconds,
Déesse à la croupe robuste !

Je t'admire, Nourrice et Mère,
Source de vie et de santé.
J'aime ta brute majesté
Et ta douceur, que rien n'altère.

J'aime ta mamelle gonflée,
D'où coulent des fleuves de lait ;
Et ton regard aussi me plaît :
Tes yeux errant sur la vallée.

Tes beaux yeux si grands et si bêtes,
Rêvant de pâturages frais
Où l'on peut ruminer en paix,
Je les aime, tes yeux honnêtes.

Honneur à toi, bonne laitière,
Symbole de paix et d'amour !
Tu manges du foin tout le jour,
Mais le soir tu te laisses traire.

Georges Rigassi.

Lo protiureu, lo créancier et lo bouébo.

Le conte suivant est extrait d'un volume appartenant à la Bibliothèque de Genève et dans lequel se trouvent encore, entre autres contes en patois, une traduction des « Bucoliques », de Virgile, et le « Conto dau Craizu ».

— Que fâ-tou iquie, mon valet ?
— Ye vouâito lè z'allein et lè vegnein.
— Yô è-te ton père ?
— Mon père ? L'è z'allâ fére on diabllio po ein défère ion.
— Yô è ta mère ?
— Ma mère ? Le fâ au for por la senanna passâ.
— Yô è ta chéra ?
— Ma chéra ? L'è au llî que plliaurè sè ri d'antan (rires d'antan).
— Mâ, dî-vâi, mon valet, espliqua-mè vai cein.

— Ne pu pas, monsu ; mâ se vo volliâi mè bailli la cédula que vo z'âi contre mon père, le vo deri prâu.

— Ne pu pas, mon valet, n'è pas minna ; mè faut l'allâ dere au monsu à quoui l'è.

Et lo protiureu l'è z'allâ trovâ lo monsu.

— Serviteu, monsu. Ne sé pas cein que mè faut fére avoué clliau dzein. Yé trovâ on bouébo que m'a fé dai drôlo dè compllimein, yô ne vâyo gotta, et n'a pas volliu m'espliquâ cein que cein va à dere dèvant que lâi baillisso la cédula.

— Oh la ! que fau-te fère avoué clliau poure dzein. Tenî-dè la cédula, et que vo z'espliquâi bin cein que vo z'a de.

Lo protiureu l'è don retornâ vè lo bouébo.

— Vâique la cédula. Ora, expliqua-mè vâi cein.

— Eh bin vouai, monsu. Mon père è z'allâ impronta de l'ardzein por vo paï. E-te pas z'allâ fère on diabllio po ein défère ion ?

— Et ta mère ?

— Ah ! ma mère ? Eh bin, l'è z'allâie fère au for po la senanna passâ ; no z'ein impronta dau pan, ora le no faut rebailli ; n'è que justo.

— Et ta chéra ?

— Oh ! ma chéra ? Sti an passâ, le chantâve et le dansive, et ora l'è au llî que m'a fé on nèvâu que nion ne vâu.

C'est jour de fête. — Demain, dimanche, c'est la kermesse de La Sarraz. On fait très bien les fêtes à La Sarraz, savez-vous, et nous connaissons nombre de gens de la ville qui n'en manquent pas une.

Que de choses au programme ! Carrousel, avec des chevaux extra-dociles ; roues aux pains de sucre et à la vaisselle, la fortune des ménages, tourniquets, quilles, boucles, etc., etc. A la cantine, service « militaire ».

« Accours, » dit au passant, à l'ami, le programme de la kermesse, que terminent quelques quatrains au tour original, signés H. S., ce qui veut dire : Henri Schüler, frère de Pierre Alin, le chansonnier bien connu des lecteurs du *Conteur*.

Accours à notre appel, forme des bataillons,
Viens, prends part aux combats de nos paisibles lices ;
On s'y bombarde fort, mais à coups de bouchons,
Et les pains qu'on reçoit sont de sucre ou d'épices.

Français vaudois. — Nous nous moquons souvent et avec raison du français fédéral. Le français vaudois n'a rien à lui envier.

Dans un rapport officiel sur l'élevage du bétail, rapport vieux de quelques années, l'auteur constatait que ce qui nuisait le plus à l'élevage, c'est que nos paysans « regardent trop du côté du lait ».

Qui en veut ? — Annonce cueillie dans l'un de nos journaux :

« A vendre, à la suite d'une ruade qui a tué son propriétaire, un joli petit cheval de selle. »

Discrétion. — Le directeur d'un théâtre peu fréquenté avait envoyé un bilet de fauteuil d'orchestre à l'un de ses amis, qui n'en usa pas.

Le lendemain, le directeur le rencontre :

— Pourquoi donc n'es-tu pas venu à la représentation d'hier ?

— Par discrétion, mon cher ; j'ai craint de troubler ta solitude.

Ça ne mord pas. — Francis du Battioret, célibataire quasi fossile, est entrepris par l'aguichante Mlle Brinnette :

— Voyons, monsieur Francis, ne songez-vous pas avoir un jour votre propre foyer ?

— Non, mademoiselle, je cuisine sur la lampe à esprit-de-vin.

Une belle peur. — La jeune Mme X., mariée depuis trois semaines à peine, ne peut faire un pas sans son seigneur et maître. Comme elle l'a perdu de vue depuis une demi-heure, elle demande, tout anxieuse, à son frère à elle, s'il sait ce qu'il est devenu.

— Hélas ! ma pauvre sœur, lui fait ce pince sans rire de frère, je viens de le voir dans un assez vilain état : le cou serré dans un mouchoir, une lame d'acier sur la gorge, il écumait littéralement...

— Grand Dieu ! où donc est-il ?

— Chez le coiffeur.

Au-dessus de M. Forrer,

ou en revenant de de la revue.

Un bellettrien neuchâtelois, qui a assisté à la revue de Granges-Pacot, adresse la lettre que voici à l'un de ses amis.

Cher vieux,

Je t'ai quitté assez brusquement hier matin, mais j'allais voir le défilé ; il ne s'agissait pas de manquer son affaire !

Or donc, tu m'as vu lancé sur ma bécane dans la direction de Romont. Je filais comme la flèche par delà Riaz et d'autres lieux ; je craignais d'arriver trop tard et de revenir bredouille ! Zut !

Bref, depuis les environs de Romont, on commence de rencontrer des troupes et des troupes, des files de canons, des voitures. Je m'aperçois que les routes vont être barrées aux cyclistes, motos, autos et tout ce qui s'en suit. Que faire ? Il faut devancer la troupe, si l'on veut tout voir.

Arrêté au contour d'un chemin avec un motocycliste, on se consulte.

— Moi, je vais prendre à travers champs, dit le moto.

— Y penses-tu ? (Tu sais, on se tutoie tous, sans se connaître, dans le genre sport !) Tu vas buter contre pas mal d'obstacles !

— Peuh ! avec ma machine on passe partout. Allons-y.

— Je te suis. A la garde, avec mon vélo bien en train...

Et nous voilà, dansant comme des fous, moi derrière la motocyclette, à travers tous les obstacles.

On finit par arriver à nos fins, toutefois. Nous voici en avant de la colonne, en plaine, là où ils ne peuvent manquer de passer. Le défilé se fera ici, dans toute sa longueur, nous assure-t-on. Il serait loisible de le contempler, mais où se percher ? Bientôt tout sera envahi et les ordres sont stricts ; on ne se met pas où l'on veut.

Moi, j'avise en plein milieu de la plaine, deux chênes élevés et portant branches presque jusqu'en bas. Si l'on pouvait monter là-haut ; voilà, en outre, une barrière, juste pour y dissimuler mon vélo. Lançons-nous ; on ne voit personne. Qu'est-ce à dire ! Juste au-dessous de nos arbres, des chars à pont avec des chaises dessus. Pour sûr, ces places-là doivent être des réservées ; on sera chouettement bien, là, au-dessus. Je lâche mon compagnon indécis, j'enfouis ma bécane au mieux. De quelques efforts du biceps et des jarrets, j'atteins bien vite le faîte. Je m'aperçois que l'arbre voisin niche déjà deux oiseaux de mon genre. Je reconnais même un copain !

— Ah ! vous avez aussi eu l'idée ?

— Oui, parbleu... Pas de bruit, qu'on ne nous voie pas !

Je me tapis au mieux là-haut. Mais, voilà que deux gaillards nous ont aperçus et veulent faire comme nous. Les gros pâtés qu'ils sont, surtout l'un, restent à mi-chemin en haut le tronc.

— Hardi, fait l'autre, *boudze* donc, on nous verra ! Il sue, il essaie de remuer sa graisse, pas moyen de pousser plus haut. Par sa faute, on s'aperçoit du manège : voici des caporaux, un capitaine !

— Tonnerre ! qu'est-ce que vous fichez par

FEUILLETON DU *CONTEUR VAUDOIS*

2

SOIRÉE D'AMATEURS

Maintenant, dit-il, c'est le tour des... (*avec dédain*) jeunes, de donner. Qu'ils montrent aussi un peu de dévouement. Ah ! le dévouement ! de son temps, c'était de la monnaie courante. On ne comptait pas avec. Aujourd'hui, les... « nouveaux », ce n'est plus ça.

Cette fois, c'est bien fini, il tiendra bon ; il ne jouera plus.

Cependant à toutes les soirées il est sur la scène, à laquelle il fait ses adieux irrévocables. Il ne consentait d'abord à prendre qu'un tout petit rôle — pour rendre service, absolument — il a fini par obtenir l'un des principaux. Et voilà comme, pauvre victime de son dévouement, il se voit, chaque année, dans l'obligation de se laisser applaudir par un auditoire,... à qui, d'ailleurs, il n'est pas permis de manifester autrement ses sentiments.

Oscar. — Le portrait suivant nous montre l'amateur qui n'a pas la moindre idée de l'art dramatique. Il se moque comme de colin-tampon du sens et du caractère de la pièce. Il ne voit que son rôle et le remplit à son idée, comme il lui paraît ; presque toujours avec une grande naïveté.

C'est un fidèle habitué des représentations théâtrales du dimanche.

Seules, les scènes à grand effet, les rodomontades des mélodrames et les grosses farces ont quelque effet sur lui...

Paul. — Lui procurent des jouissances « vraiment artistiques. »

Oscar. — La comédie du jeudi, le « bassine ». *Les Deux Gosses* ont fait sa joie. Voilà sa pièce ! Il en a pris une indigestion.

Il lui faut des rôles bruyants, forcés, auxquels il ajoute encore, en toute sincérité, persuadé que c'est là le vrai secret de l'art.

Paul. — Exemple : Doit-il pénétrer sur la scène par une fenêtre, il demandera s'il ne pourrait point, en entrant, briser un carreau ou renverser un meuble. « Le public se tordra », dit-il. Il en est même si sûr que, d'avance, il se « tord » lui-même dans un bruyant éclat de rire.

Bien heureux est-on quand il s'en tient là et qu'il ne brise pas une table ou quelques chaises à chaque répétition.

Oscar. — Nous avons aussi l'amateur qui veut à lui seul remplir toute la scène — il appartient ordinairement au groupe des lettrés — Honni de ses camarades, dont il paralyse le jeu, dont il « coupe » tous les effets.

Paul. — Il s'impose au public et ne voit pas qu'il le fatigue et l'énerve.

Oscar. — De même acabit est celui qu'un rôle secondaire relègue à l'arrière-plan, et qui pour s'en consoler, sans aucun souci de la pièce et de la vraisemblance, accapare l'attention du public, par ses tours de polichinelle, par ses grimaceries et provoque des éclats de rire au moment le plus pathétique.

Paul. — L'étonnement de ses partenaires, déconcertés, fait sa joie.

Oscar. — Il y a également le timide que la seule perspective de la représentation a empêché de dormir, de manger même, depuis huit jours. Pâle et tremblant chaque fois qu'il doit entrer en scène, pour se donner du courage, il boit, il boit des rasades à rouler un Polonais. Et cela souvent sans effet.

Paul. — Sans effet immédiat. Mais après la représentation, délivré de son souci, le pauvre timide devient d'une témérité inquiétante.

Oscar. — Il est encore bien d'autres types d'amateurs, mais je ne puis les faire défiler tous devant toi, en ce moment. Nous avons vu les principaux, les plus frappants.

Paul. — Sais-tu que ce n'est guère une réclame pour les amateurs, ton prologue !

Oscar. — Ce n'est pas tout. Je termine mon premier tableau par une scène à effet : La première répétition, avec toutes ses gaucheries, toutes ses drôleries.